



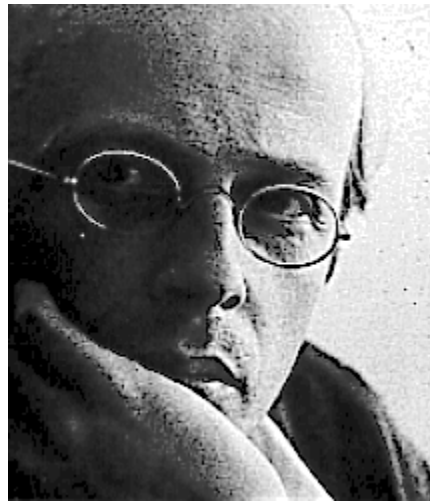
[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

**André Durand présente**

**Patrick SÜSKIND**

**(Allemagne)**

**(1949-)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout '*Le parfum*').**

**Bonne lecture !**

Fils de l'écrivain expressionniste et journaliste connu pour ses essais sur le langage, W. E. Süsskind, il est né le 26 mars 1949 à Ambach, près de Munich, en Bavière.

Après des études, de 1968 à 1974, d'histoire médiévale et moderne à l'université de Munich et de littérature à Aix-en-Provence (au cours desquelles il sillonna sur son Solex les alentours de Grasse), il exerça le métier de scénariste pour la radio-télévision bavaroise, avant de se révéler comme écrivain :

---

**“Der Kontrebass”**

(1981)

“La contrebasse”

Pièce de théâtre

La contrebasse est l'instrument le plus gros, le plus puissant et le plus indispensable de l'orchestre, le plus beau aussi, dit d'abord le contrebassiste, obscur musicien d'orchestre, qui se prépare à aller travailler (c'est la première de “*L'or du Rhin*”). Il confie qu'il est animé pour sa contrebasse d'une passion qui confine à la folie. Mais bientôt l'éloge pompeux laisse affleurer les frustrations et les rancœurs du «*petit homme*», du «*rien du tout*» de l'orchestre. Comment déclarer son amour à une jeune et belle soprano lorsqu'on n'est qu'un contrebassiste sans grand talent qui passe ses journées seul dans une pièce insonorisée, avec pour unique compagnie cet instrument encombrant dont la présence étouffante et castratrice annihile tout espoir de liberté? Peu à peu, la haine de cette encombrante compagne, d'abord refoulée, s'exprime, se déchaîne et explose jusqu'à la folie...

Commentaire

Ce monologue est à la fois comique et pathétique, tragique et drôle, car, si le personnage qui monologue est empreint d'une solitude extrême, métaphysique, il nous fait beaucoup rire, d'un rire empreint d'affection et de pitié pour cet homme touchant.

On peut y voir une délicieuse allégorie des opprimés criant pour être entendus.

La pièce fut créée à Munich en 1981. Elle tint l'affiche en Allemagne pendant des années. En France, jouée par Jacques Villeret, elle reçut un accueil triomphal. Elle fut représentée dans le monde entier.

---

**“Das Parfüm, die Geschichte eines Mörders”**

(1985)

“Le parfum, histoire d'un meurtrier”

Roman de 340 pages

Au XVIII<sup>e</sup> siècle aurait vécu en France Jean-Baptiste Grenouille, être difforme qui naquit le 17 juillet 1738 à Paris, au milieu des légumes et des poissons pourris. Sa mère, poissonnière âgée de vingt-cinq ans qui espérait se marier un jour, devenir la respectable épouse d'un artisan, et avoir de vrais enfants, pas comme les quatre qu'elle avait déjà mis au monde, plus ou moins mort-nés, accroupie derrière son étal de poissons au marché, accoucha de ce cinquième enfant de la même façon, et l'abandonna. Il dut sa survie à son premier cri, non «*un cri instinctif réclamant pitié et amour mais un cri délibéré [...] contre l'amour et pourtant pour la vie.[...] Il était dès le départ, abominable.*» Sa mère ayant été condamnée et décapitée pour infanticide, il fut confié à plusieurs nourrices, mais aucune ne le garda longtemps car il passait pour «*possédé du diable*» du fait qu'il ne puait pas, qu'il n'avait pas «*une bonne odeur*». Il aboutit cependant chez Mme Gaillard, une femme qui n'avait pas encore trente ans mais avait déjà vécu sa vie, paraissait vieille, était intérieurement morte, ayant perdu toute chaleur humaine, toute passion et aussi l'odorat. Elle tenait une petite pension où elle logeait et nourrissait des enfants de tous âges pour réaliser son dernier désir : celui de mourir chez elle, heureuse, et non pas comme son mari, à l'Hôtel-Dieu, à la vue de tous, ce qui, pourtant, lui arriva.

Dans cette maison, il resta très solitaire : parce qu'il n'avait pas d'odeur, on ne pouvait pas le sentir ! il inspirait du dégoût aux autres enfants qui tentèrent même, une nuit, de le tuer : *«Extérieurement, il était de plus en plus renfermé. Ce qu'il préférait par-dessus tout, c'était de vagabonder seul dans le nord du faubourg.»* Mais il apprit à parler et surtout à reconnaître les odeurs des alentours car il était doué d'une finesse et d'une mémoire olfactives extraordinairement développées : *«Son temps d'hibernation était terminé. La tique Grenouille bougeait de nouveau. Elle flairait l'air du matin. L'instinct de chasse le prit. Il avait à sa disposition la plus grande réserve d'odeurs du monde : la ville de Paris.»*

En 1748, alors qu'il était âgé de neuf ans, Mme Gaillard le confia à M. Grimal, un tanneur de la rue de la Mortellerie, un homme dur qui, d'après Grenouille, pouvait le battre à mort mais qui reconnut qu'il travaillait bien, effectuant les tâches les plus désagréables pour le pauvre gîte et le maigre couvert : *«Grimal ne le traitait plus comme un quelconque animal, mais comme un animal domestique utile»*. Quand il fut âgé de treize ans, il lui permit de sortir une heure chaque jour, et il en profita pour se promener dans Paris, en explorer bien des recoins à la recherche des odeurs les plus extraordinaires. C'est ainsi que, le 1er septembre 1753, lors de la fête donnée pour marquer l'accession au trône de Louis XV, il fut irrésistiblement attiré par un parfum magnifique qui lui avait été inconnu jusqu'alors et qui le conduisit à travers toute la ville vers la rue des Marais où il trouva une jeune fille rousse aux grands yeux verts. Voulant à tout prix posséder ce parfum, il l'étrangla et lui arracha ses vêtements pour pouvoir pleinement renifler sa merveilleuse odeur, grâce à laquelle il avait trouvé sa voie : *«Il fallait qu'il soit un créateur de parfums»*. Ce meurtre avait donné un sens à sa vie.

Quelque temps après, le tanneur le céda pour vingt livres à un maître-parfumeur et gantier du Pont-au-Change, Guiseppe Baldini, rencontré d'ailleurs, grâce à Grenouille, lors d'une livraison de peaux de chevreaux. Le vieil homme, au bord de la faillite et en mal d'inspiration, n'était connu que pour des parfums hérités de son père ou achetés à des marchands. Cependant, il initia Jean-Baptiste à l'art de la parfumerie, lui enseigna les rudiments du métier. Bientôt, le jeune homme créa d'enivrantes compositions dont tout Paris devint fou, et qui firent la fortune de Baldini car il les produisit sous son nom. Cependant, il accorda son brevet de compagnon à son apprenti qui, se rendant compte qu'il ne pourrait jamais chez lui créer toutes les odeurs qu'il aimerait créer, au printemps 1756, quitta Paris pour Grasse où on utilisait des méthodes plus sophistiquées de fabrication de parfums.

Au cours de son voyage, il éprouva un certain bien-être du fait d'abord d'une libération olfactive, puis de l'absence des êtres humains : *«Pour la première fois, il pouvait respirer presque librement [...] Grenouille se sentait de mieux en mieux en s'éloignant de Paris.»* - *«C'est cette concentration d'odeur humaine qui l'avait oppressé pendant dix-huit ans [...] Grenouille s'en rendait compte maintenant qu'il commençait à y échapper. Jusque-là, il avait toujours cru que c'était le monde en général qui le contraignait à se recroqueviller. Mais ce n'était pas le monde, c'étaient les hommes.»* Il découvrait enfin la cause de ce qui l'avait obligé à vivre une existence solitaire depuis son enfance : l'odeur des autres personnes. Il voulut donc se retirer de la société des humains à laquelle il n'appartenait pas à cause de sa tare. Or, en août, il atteignit le sommet du Plomb du Cantal, montagne déserte d'Auvergne où il trouva une caverne : *«Il était effectivement complètement seul ! Il était le seul homme au monde !»* - *«Il redevint un homme à l'état sauvage qui se nourrissait d'insectes et de feuilles.»* Se sentant enfin en sécurité, il commença à vraiment vivre : *«Il se mit à pleurer en silence. Il ne savait qui remercier de tant de bonheur»* - *«Son projet de rallier Grasse au plus vite s'estompa ; ce projet s'était en quelque sorte dissous dans la liberté, comme tous ses autres plans et projets. [...] il ne voulait plus que fuir, fuir loin des hommes.»*. Mais il était là depuis sept ans quand, un jour, le brouillard le submergea de sa propre odeur : *«Or ce qui était atroce, c'est que Grenouille, bien qu'il sût que cette odeur était son odeur, ne pouvait la sentir. Complètement noyé dans lui-même, il ne pouvait absolument pas se sentir.»*

Il descendit vers le bourg de Pierrefort où, même s'*«il était effrayant à voir. Les cheveux lui tombaient jusque derrière les genoux, et sa maigre barbe lui arrivait au nombril. Ses ongles avaient l'air de serres d'oiseaux»*, l'accueillit le marquis de la Taillade-Espinasse, suzerain du bourg et membre du parlement de Toulouse, original qui, après avoir tourné le dos à la vie de cour de Versailles, se consacrait aux sciences et s'était lancé dans une vaste recherche sur les rapports entre énergie vitale et proximité de la terre. Par chance, Grenouille, qui revenait d'un séjour de sept ans dans une grotte,

lui apportait un exemple vivant de sa théorie, était un parfait homme des cavernes victime du «*fluidum letale*», un gaz délétère. Il le conduisit à Montpellier où, à la suite de l'exposition de sa thèse à l'université, il remporta un immense succès et vit grandir sa renommée, Grenouille et lui étant invités à de nombreuses conférences et réceptions. Là, chez un parfumeur, M. Runel, il créa sa propre odeur, qui lui permettait de ressembler aux autres personnes. Il la testa avec succès au milieu de la foule. Après quelques semaines, il poursuivit son voyage et, sept jours plus tard, arriva enfin à Grasse.

Il fut fasciné par toutes les nouvelles odeurs qu'il y découvrit et fut surtout attiré par le parfum d'une jeune fille, parfum qu'il voulut absolument posséder, décidant cependant d'attendre encore deux ans qu'il ait le temps de mûrir et qu'il puisse fabriquer le parfum qui le rendrait aimable. Pendant ce temps, il travailla chez Mme Arnufli, veuve d'un maître-parfumeur, femme brune et vive, douée d'un grand sens des affaires qui dirigeait le petit atelier de la rue de la Louve avec son nouvel amant, le compagnon Druot. Après de longues recherches, Grenouille arriva à capter le parfum d'un petit chien, puis, enfin, celui d'un homme.

C'est alors que vingt-quatre meurtres de jeunes filles furent commis dans la ville où la terreur régnait, les pères ne sachant plus comment protéger leurs filles du cruel meurtrier qui ne tuait que les plus belles vierges. Antoine Richis, consul de la ville, qui était veuf et père de Laure, sa fille de dix-sept ans, son unique enfant à laquelle il tenait comme à la prunelle de ses yeux, étant d'une très grande intelligence, comprit que le meurtrier s'attaquait à des êtres faits pour inspirer l'amour. Voulant la sauver de son triste destin, il décida de quitter la ville. Grenouille sentit que lui échappait l'extraordinaire odeur, l'aura féminine la plus exquise de toutes celles qu'il voulait réunir dans un même parfum, «*le parfum parfait*» au «*pouvoir invincible d'inspirer l'amour aux hommes*».

Grâce à la puissance de son nez, il retrouva Laure, belle fille aux cheveux d'un roux profond et aux yeux verts, et la tua. Pour lui voler son parfum, il lui rasa les cheveux, s'empara de sa chemise. Puis il l'abandonna. Quand la nouvelle de la mort de Laure se répandit à Grasse, les gens décidèrent de tout mettre en œuvre pour capturer le meurtrier. Après quelques jours, sur les informations d'un garde, la maison de Jean-Baptiste fut fouillée. Les cheveux et la chemise de Laure et des autres victimes furent retrouvés, et il fut arrêté. La haine des gens était si grande que, lors de son procès, il fut très vite condamné à la peine capitale. Son exécution était fixée pour cinq heures l'après-midi, mais les habitants arrivèrent dès le matin pour ne pas perdre une miette du spectacle. Cependant, il portait la bouteille contenant le parfum, et une seule goutte suffit pour qu'ils ne voient en lui qu'un être faible et innocent, que l'exécution soit annulée et qu'il soit remis en liberté. Lui aussi sous l'emprise du pouvoir du parfum du meurtrier fabriqué à partir du corps de sa fille, Antoine Richis demanda à Grenouille de vivre auprès de lui comme son fils.

Mais il partit vers Paris avec son parfum. Il y arriva le 25 juin 1767, par une journée de canicule semblable à celle où il était né, et, s'étant présenté au cimetière des Innocents qu'envahissait la nuit «*toute la racaille possible*», il s'aspergea de son parfum et fut déchiqueté et dévoré par ces criminels devenus cannibales. Il avait vingt-neuf ans.

## Analyse

### Intérêt de l'action

Ce passionnant roman d'aventures présente le double caractère qu'indiquent son titre et son sous-titre qui sont en contradiction l'un avec l'autre, deux champs lexicaux s'opposant, l'un positif, l'autre négatif :

C'est, d'une part, un roman fantastique, à la fois :

- une histoire de monstre, le personnage, être hors du commun, seul de son espèce, étant physiquement et moralement monstrueux, étant monstrueux du fait même de sa solitude, du fait de l'exagération qu'il représente ;

- une histoire de pouvoir aussi car le personnage est doté d'un don, d'un talent, d'une capacité de créer, d'agir, d'une possibilité de manipuler ou de dominer autrui. Dans les histoires de pouvoir, celui-ci a un rôle de compensateur, et c'est bien le cas ici où, par une opposition significative, l'absence, chez le personnage, de cette caractéristique humaine fondamentale, l'odeur, a été compensée par la

nature qui lui a offert un sens olfactif très développé, surhumain même, un nez qui enregistre toutes les odeurs du monde, lui permet de reconnaître toutes les odeurs sans exception, de créer aussi un extraordinaire parfum. C'est un élixir, une potion magique qu'on pourrait rapprocher de la potion du docteur Jekyll, Jean-Baptiste Grenouille étant d'ailleurs une sorte de docteur Jekyll qui se transforme en M. Hyde, une sorte de savant fou. Mais, de même que la formule de la potion du docteur Jekyll est perdue, la magie du parfum séducteur se perd avec lui-même.

C'est, d'autre part, *«l'histoire d'un meurtrier»*, une histoire criminelle, le personnage, pour composer ce rare parfum, se métamorphosant en « serial killer », commettant vingt-six meurtres de jeunes filles entre quinze et dix-huit ans, assassinées froidement : le meurtre de la première à Paris, ceux qui ont lieu à Grasse et pour lesquels est suscité un « suspense ». *«Ce qu'il désirait, c'était l'odeur de certains êtres humains : à savoir de ces êtres rarissimes qui inspirent l'amour. C'étaient eux ses victimes.»* Elles sont toutes traitées de la même façon : il les frappait d'un coup de gourdin, les déshabillait entièrement, leur rasait le crâne, les enveloppait dans un tissu, attendait toute une nuit et, à l'aube, s'en allait en prenant le drap, les vêtements et les cheveux. Son choix se portait en général sur des filles brunes, *«de type bien marqué»*, assez grandes et aux cheveux longs. Mais, en fait, il ne suivait que son goût olfactif.

L'histoire, qui est tout à fait originale, est bien conçue et bien racontée. Patrick Süskind utilise tous les outils qui rendent une narration saisissante, son texte étant construit sur les plus efficaces modèles de la fiction romanesque : un phénomène étonnant, une intrigue criminelle, dans un cadre historique, et une parabole. La violence et la sexualité font que le livre dégage une ambiguïté perverse.

La trajectoire du héros est nette :

- d'abord géographiquement puisqu'il se déplace de Paris, *«la plus grande réserve d'odeurs du monde»*, la ville aux odeurs infernales, à Grasse, le paradis des parfums, en passant par le sommet d'une montagne, lieu neutre où l'air est pur, à l'abri des agressions olfactives humaines, et revient à Paris, le découpage en quatre parties correspondant aux étapes de ces déplacements ;
- puis psychologiquement, le parcours étant comme la démonstration mathématique d'un théorème : l'apogée du roman a lieu quand le héros exerce sa puissance, par l'entremise du parfum, sur toute une foule.

Dans les deux cas, le roman dessine une boucle, se termine par un retour à la situation initiale. Au début, à Paris, il avait attiré tout un attroupement par son cri de nouveau-né. À la fin, de nouveau à Paris, il s'entoure de toute *«une racaille»* où il disparaît à tout jamais, dévoré.

La narration est à la troisième personne. Le point de vue est celui d'un narrateur objectif et omniscient, qui a des connaissances plus grandes que celles des personnages, qui sait ce qui se passe en eux, peut dévoiler leurs pensées (*«Et soudain il sut que ce ne serait jamais dans l'amour qu'il trouverait sa satisfaction, mais dans la haine...»* - *«Personne ne sait comment ce parfum est bon, pensait-il. [...] Le seul à en connaître jamais la beauté réelle, c'est moi, parce que je l'ai moi-même créé. Et en même temps je suis le seul qu'il ne peut pas ensorceler. Je suis le seul pour qui il n'a pas de sens.»*), qui peut se projeter dans l'avenir.

L'auteur est toutefois présent par un « nous » qui lui permet de :

- organiser le récit : *«Puisqu'à cet endroit de l'histoire nous allons abandonner Mme Gaillard et que nous ne la rencontrerons plus par la suite, nous allons en quelques phrases dépeindre la fin de sa vie.»* - *«Ce que pour plus de clarté nous rapportons ici en substance et dans un ordre logique, fut en réalité, une demi-heure durant, une coulée bouillonnante et saccadée de paroles mêlées de toux, de râles et d'étouffements, que Grenouille assortit de tremblements, de gesticulation et de roulements d'yeux.»*

- faire des réflexions : *«Dieu merci, Mme Gaillard ne soupçonnait rien du destin qui l'attendait quand, en ce jour de 1747, elle rentra chez elle, laissant derrière elle l'enfant Grenouille et notre histoire.»*, de formuler un jugement sur ses personnages.

Il s'adresse aussi à son personnage : *«Mais du calme, Jean-Baptiste ! Du calme, l'ami ! On vient, on t'apporte ce que tu désires.»*

Le temps de l'action est nettement indiqué, plusieurs dates précises rendant le récit vraisemblable. Le temps de la narration étant ultérieur au temps de l'action, la narration est aux temps du passé (le passé simple et l'imparfait). Elle suit en général un ordre chronologique, présentant les faits de l'histoire de Grenouille dans l'ordre dans lequel ils sont censés s'être déroulés dans la réalité. Cependant, certains passages montrent qu'elle ne reproduit pas toujours exactement l'ordre de l'histoire. On observe plusieurs retours en arrière, ou analepses, qui introduisent une explication dans le récit :

- lors de la présentation d'un nouveau personnage, comme Mme Gaillard («*Lorsqu'elle était encore un enfant, son père lui avait flanqué un coup de pique-feu sur le front...*») ;
- à propos du cri poussé par Grenouille à sa naissance : «*Le cri qui avait suivi sa naissance, ce cri qu'il avait poussé sous l'égal...*» ;
- bien d'autres au cours du roman, le plus intéressant étant celui de la dernière page où l'auteur recourt aux témoignages de la racaille du cimetière des Innocents pour reconstituer la mort affreuse de Grenouille.

Mais on remarque également des projections en avant, ou prolepses, qui renseignent le lecteur sur le devenir des personnages rencontrés par Grenouille et mettent l'accent sur le côté dramatique de leur mort (exemple : «*Nous allons en quelques phrases dépeindre la fin de sa vie.*»)

La comparaison entre le temps de la narration et le temps de l'action permet de mesurer la vitesse narrative, de constater l'alternance entre des scènes, où l'action est immobile (descriptions, réflexions des personnages) ou lente (le premier meurtre, l'installation au Plomb du Cantal, la vérification de l'aura, l'assassinat de Laure, les préparatifs de l'exécution, le triomphe), et des résumés, où elle est accélérée (les trois ans passés chez Baldini évoqués en une page ; des semaines de marche rendues en cinq pages ; «*sept années durant*» qui est une ellipse comme l'est la cure de décontamination de Grenouille qui dure cinq jours qui n'ont droit qu'à deux lignes ; une page pour quelques semaines à Montpellier ; une page pour sept jours de marche ; cinq pages pour la série des meurtres ; la pendaison de Druot ; le retour à Paris en deux pages).

Dans «*Le parfum*», Patrick Süskind est donc un habile romancier.

### Intérêt littéraire

Le livre a été écrit en allemand, mais on l'oublie tant la traduction de Bernard Lortholary est habile.

Le registre de la langue est avant tout littéraire : «*tissant un seul tapis multicolore, fait de myriades de corolles aux parfums délicieux. [...] Et les fleurs, caressées, exhalaient leurs senteurs..*».

Mais certains discours, qui rapportent les paroles des personnages, montrent, comme il se doit, une syntaxe familière, proche de celle de l'oral (phrases nominales, juxtaposition, coordination...) :

- «*Tenez, c'est là ! Dans cette bouteille !*»

- «*Ouais. Si, si. On sent cela partout, maintenant. À tous les coins de rue.*»

Aussi peut-on s'étonner que Grenouille, qui n'a pas reçu d'instruction, utilise parfois le langage soutenu dans ses monologues : «*Elle m'agrée fort. [...] J'entends me retirer et, pour clore cette journée de rudes travaux, me donner dans les appartements de mon coeur encore une petite fête.*»

Les descriptions étant plus olfactives que simplement visuelles, les personnages et les paysages se définissant par des odeurs, ce champ lexical est évidemment très présent, les termes étant :

- d'une part négatifs et dépréciatifs : «*odeur insignifiante ou détestable*» (les humains) - «*sentaient fade*» (les enfants) - «*sentaient l'urine, la sueur aigre et le fromage*» (les hommes) - «*la graisse rance et le poisson pas frais*» (les femmes) ;

- d'autre part positifs et appréciatifs : «*fleurait aussi frais que le vent de mer*» (la première victime) - «*cent mille parfums*» - «*la beauté pure*» - «*une petite brise épiciée*» - «*un nuage à l'odeur d'or*».

Les figures de style sont nombreuses et souvent étonnantes :

Comparaisons :

- l'auteur décrit son personnage non comme une personne mais plutôt comme un animal, le comparant avec la tique pour bien marquer sa solitude : *«la tique Grenouille»* - *«comme la tique sur son arbre [...] solitaire, concentrée et cachée dans son arbre, aveugle, sourde et muette [...] butée, bornée et répugnante, reste embusquée, et vit, et attend. [...] Une tique comme cela, voilà ce qu'était l'enfant Grenouille. Il vivait refermé sur lui-même [...] il ne donnait rien que ses excréments ; pas un sourire, pas un cri, pas un regard brillant, pas même sa propre odeur.»* - *«Aussi Grenouille se fit-il tout petit [...] il renferma de nouveau en lui-même toute son énergie de défi et de hargne, qu'il employa exclusivement à survivre, telle la tique [...] il fut désormais un modèle de docilité, [...] obéissant au doigt et à l'œil.»* - *«La tique avait senti le sang. Des années durant, elle s'était tenue immobile, refermée sur elle-même, et avait attendu.»*
- *«Sa sueur fleurait aussi frais que le vent de la mer, le sébum de sa chevelure aussi sucré que l'huile de noix, son sexe comme un bouquet de lis d'eau, sa peau comme les fleurs de l'abricotier.»*
- *«Le roi lui-même puait, il puait comme un fauve et la reine comme une vieille chèvre, été comme hiver.»*
- *«gisait comme une marionnette en bois, comme un Pinocchio sur l'amas de bois»* (page 35)
- *«Comme un ruban, le parfum s'étirait»* (page 53)
- *«comme la hache tranchante fend la souche et la débite en bûchettes, notre nez va scinder son parfum en tous ses composants».*
- *«Grenouille sentait son estomac se crispier. Il se sentait soudain comme l'alcoolique qui, au comptoir, a peur que pour une raison ou pour une autre on lui refuse le petit verre qu'il vient de commander»* (page 159)
- *«Ils portent sur un plateau invisible le livre d'odeurs»* (page 159)
- *«le petit Grenouille buvait le parfum le plus délicieux monté des caves de son cœur»* (page 161)
- *«quelque chose qui émerge de l'océan de la médiocrité»* (page 183)
- *«les petits nuages des auras individuelles»* (page 183)
- *«l'odeur sœur de la respiration»* (page 191)
- l'analogie établie entre le cœur de Grenouille et un château pourpre.au

Métaphores :

- *«au royaume évanescant des odeurs»* (page 9)
- la métaphore suivie : *«C'était comme s'il avait appris tout seul et possédait un gigantesque vocabulaire d'odeurs, lui permettant de construire une quasi-infinité de phrases olfactives nouvelles [...] l'alphabet des odeurs était incomparablement plus vaste et plus nuancé que celui des notes»* (page 37)
- *«la flamme de l'espoir de vivre»* (page 43)
- *«ce gnome si gauche qui logeait dans l'atelier comme un chien»*
- les odeurs formant *«une bouillie invisible»* (page 45)
- *«Cette débauche bigarrée d'éclairs»* (page 51)
- la première victime est vue comme une fleur : *«Lorsqu'il l'eut sentie au point de la faner»* (page 57)
- *«il avait trouvé la boussole de sa vie»* (page 58) - *«la boussole tournait en rond»* (page 149)
- la métaphore suivie : *«l'ange [...] plume [...] aile».*

Métonymie : *«le panier qui hurlait»* (page 27)

Gradations :

- *«Il en était ainsi jour après jour, semaine après semaine, mois après mois»*
- *«La catastrophe ne fut pas un tremblement de terre, ni un incendie de forêt, ni un glissement de terrain, ni un éboulement souterrain.»*

Avec *“Le parfum”*, Patrick Süskind s’est donc imposé aussi par la précision et la richesse de sa langue.

### Intérêt documentaire

Le livre est un roman réaliste d’abord par de nombreuses et minutieuses indications, en particulier en ce qui concerne les dates, effets de réalité qui donnent au livre un caractère de roman historique dès son incipit : *«Au XVIIIe siècle vécut en France un homme [...]. Il s'appelait Jean-Baptiste Grenouille et si son nom à la différence de ceux d'autres scélérats de génie comme par exemple Sade, Saint-Just, Fouché, Bonaparte, etc., est aujourd'hui tombé dans l'oubli...»*

L’auteur offre de nombreuses descriptions (de Paris, de Mme Gaillard, du *«pays de cocagne»* qu’est un quartier de Paris, de la boutique de Baldini, de techniques, d’évocations olfactives, du marquis, de Grasse, de Mme Arnulfi, d’Antoine Richis et de Laure).

Dans son tableau de la France au XVIIIe siècle est soulignée la sévérité de la condition des gens du peuple, le misérable enfant qu’est Jean-Baptiste Grenouille semblant voué au sort le plus triste et le plus obscur.

Le plus étonnant, qui rend le livre tout à fait unique, c’est l’exposé sur les odeurs, l’exploration du sens olfactif, de la mémoire olfactive. L’auteur est parvenu à produire des descriptions qui ne sont pas que visuelles, mais aussi olfactives : on croit même percevoir les odeurs que Jean-Baptiste Grenouille voit lui-même. Le paysage se transforme en un grand mélange de parfums et les personnages se résument à leurs odeurs. C’est là une approche peu commune.

Le livre est aussi une encyclopédie des parfums et de la parfumerie : il nous apprend *«l’acte véritablement prométhéen»* que fut la découverte, par *«le génial Mauritius Frangipani»*, que *«les principes des parfums sont solubles dans l’esprit de vin»* (page 72). C’est justement depuis le XVIIIe siècle que Grasse devint, du fait des cultures florales de la région, l’important centre de la parfumerie qu’il est encore aujourd’hui.

Le roman pourrait donc être apprécié pour ces renseignements sur une époque, un pays, l’univers des odeurs et des parfums.

### Intérêt psychologique

Le roman est la biographie de Jean-Baptiste Grenouille. Tous les autres personnages gravitent autour de lui, ne sont que des adjouvants qui lui permettent d’acquérir une formation et qui, une fois leur rôle joué auprès de cet être véritablement mortifère, sont poursuivis par une étrange malchance et meurent tous de façon plus ou moins horrible.

Ils lui permettent d’évoluer dans une quête obsessionnelle qui fait aller cet enfant né dans la fange jusqu’au bout d’un désir plus grand que lui, plus démesuré que sa condition tristement humaine. Et il le fait nettement d’une partie à l’autre du roman qu’on peut voir comme un roman initiatique car il y parfait ses connaissances afin d’atteindre un but, y passe par toute une série de phases d’apprentissage jusqu’à la consécration finale, qui est, en fait, un échec. Son parcours est orienté davantage vers la gloire que vers la régression psychologique, car le séjour de sept ans dans la montagne, qui pourrait être considéré comme un recul social et physique, lui sert en fait de détonateur, et il travaille ensuite de plus belle à la réalisation de son projet avec une monstrueuse ténacité.

Cette biographie est construite pour être la démonstration mathématique d’un théorème :

Jean-Baptiste Grenouille est *«cet être abominable, ce monstre de Grenouille»*. Il pourrait être considéré comme monstrueux d’abord par sa seule apparence physique : il est petit, bossu, boiteux, laid. À la suite d’une splénite, il a gardé quelques traces qui l’enlaidissent encore plus.

Mais il n’a pas d’odeur corporelle, et c’est cette absence qui fait véritablement de lui un monstre. Cependant, il y a là un paradoxe car la monstruosité est habituellement une confusion de l’être



humain avec l'animal ou du moins un rapprochement avec lui : or Grenouille (qui porte le nom d'un animal) échappe à cette condition qui est pourtant aussi, comme on l'a vu, celle du roi et de la reine : *«le roi lui-même puait, il puait comme un fauve et la reine comme une vieille chèvre, été comme hiver.»* Dans son enfance, il inspire du dégoût : Baldini *«avait toujours évité de le toucher, obéissant en cela à une sorte de pieuse répugnance, comme s'il avait risqué d'être contaminé, de se souiller.»* D'emblée rejeté par sa mère, il l'est donc ensuite par la société qui le croit fait de marbre, indifférent à tout être humain, misanthrope n'ayant nul besoin d'affection, de tendresse ou d'amour. *«Tout jeune déjà, il s'était habitué à ce que les gens ne le remarquent pas [...] Il n'avait pas d'espace autour de lui, pas de vagues qu'il fit dans l'atmosphère comme les autres personnes.»* On trouve donc *«sa société insipide et sans intérêt»*, il passe pour un pauvre imbécile, alors que son intelligence est *«rien moins que redoutable.»* Aussi, s'*«il n'était pas agressif, pas fuyant, pas sournois, il ne provoquait personne»*, au fur et à mesure qu'il grandit, il apprend à utiliser son physique et son don pour tromper les gens : *«le regard aux aguets et craintif. Son attitude était défiante. On aurait dit qu'il se cachait derrière son avant-bras tendu, comme quelqu'un qui s'attend à des coups.»* - *«Baldini tiqua un peu mais, ne soupçonnant rien, il prit l'attitude du garçon pour de la timidité et non pour de l'astuce.»* Il devient de plus en plus malin, arrive très bien à se jouer des personnes pour parvenir à son but : *«Et à l'occasion, à des intervalles soigneusement dosés, il commettait des erreurs, et de telle sorte que Baldini ne pût pas ne pas les remarquer [...] et faisait en sorte que Baldini lui signale son erreur, afin de pouvoir ensuite la rectifier docilement.»*

Voué à la solitude, il en vient à n'éprouver de satisfaction que dans la haine qu'il porte aux humains et dans celle qu'on lui porte. Sans amis, il n'a évidemment aucune relation sexuelle et peut-être est-ce la raison pour laquelle il possède et conserve son pouvoir car, dans les histoires de pouvoir, en sont souvent dotés des êtres vierges qui le perdent en perdant leur virginité.

Il trouve pourtant le bonheur dans sa chasse aux odeurs : *«Ce qu'était le bonheur, la vie ne le lui avait pas appris jusque-là. [...] Mais à présent, il tremblait de bonheur et ne pouvait dormir tant était grande sa félicité.»* - *«Si jamais quelque chose dans sa vie avait provoqué l'enthousiasme - certes pas un enthousiasme visible de l'extérieur : un enthousiasme caché, brûlant comme à flamme froide [...].»*

Cependant, les êtres humains imposant leur présence et leurs mauvaises odeurs, il lui faut s'en éloigner, se retirer de la société. La plénitude de la solitude est atteinte sur le Plomb du Cantal où son séjour est une période de bonheur, d'exercice de la puissance : *«Ce qu'il ressentait le plus comme une libération, c'était l'éloignement des hommes.»* - *«Oui ! C'était là son royaume ! Le royaume grenouillesque, unique en son genre ! [...] et sur lequel il régnait [...] et qu'il défendait d'un glaive flamboyant contre tout intrus.»* - *«Ainsi parlait le Grand Grenouille et, déployant largement ses ailes, tandis qu'au-dessous de lui le petit peuple des parfums dansait et faisait joyeusement la fête.»*

Le roman pourrait se terminer là. Mais Grenouille n'avait fait qu'échapper aux autres : il n'avait pas pris congé de lui-même qui, devenant envahissant, l'oblige à poursuivre sa quête.

S'il n'était qu'un être voué à la solitude et qui y trouve son bonheur, il n'y aurait pas de problème, il n'y aurait pas non plus de véritable roman car il n'y a pas de bonne fiction sans friction.

Or ce solitaire contraint de quitter le monde sauvage peut à présent se mêler sans peur à la foule d'une ville et y faire impression : *«À présent, dans les ruelles de Montpellier, Grenouille éprouvait et voyait nettement (et à chaque fois qu'il le voyait, il était inondé d'un violent sentiment de fierté) qu'il faisait de l'effet sur les gens.»* - *«Quant à Grenouille, qui descendait alors de son estrade et se mêlait à la foule, il savait que ces ovations s'adressaient en fait à lui, Jean-Baptiste Grenouille, et à lui seul, quoiqu'aucune des personnes qui l'acclamaient dans cette salle n'en eût la moindre idée.»*

Mais il veut plus ! Il désire que tout le monde l'aime, et sans exceptions alors qu'il n'est pas aimable. C'est ici que l'évolution du personnage atteint son point crucial : il décide de satisfaire son besoin d'amour par la force. Son amour frustré se retourne en dégoût des êtres humains qu'il trouve *«stupides, puants»*, en haine. Il veut les rayer de la surface de la Terre, tout en voulant qu'ils l'aiment. Son arme sera *«un parfum non seulement humain, mais surhumain ; un parfum angélique, si indescriptiblement bon et si plein d'énergie vitale que celui qui le respirerait en serait ensorcelé et qu'il ne pourrait pas ne pas aimer du fond du cœur Grenouille, qui le porterait.»*

Il est donc animé d'une folle volonté de puissance. Dès son enfance, d'ailleurs, il s'était montré très résistant car *«il survécut à un grand nombre de maladies telles que la rougeole, la dysenterie, la petite vérole, le choléra, à une chute de six mètres dans un puits, à une brûlure d'eau bouillante [...] Il était aussi dur qu'une bactérie résistante»*.

Maintenant, son ambition est de maîtriser toutes les odeurs et de devenir un dieu pour les humains. Comme personne ne lui a enseigné à discerner le bien du mal, il n'a pas de sens moral, n'a donc aucun égard pour la vie des jeunes filles qui possèdent l'odeur qu'il convoite et qu'il s'approprie par le meurtre : *«Qu'à l'origine de cette splendeur il y ait eu un meurtre, il n'est pas sûr qu'il en ait été conscient, et cela lui était parfaitement indifférent.»*

Le parfum parfait lui fait découvrir l'amour dont il a toujours été privé : *«En vérité, Grenouille, la tique solitaire, cet être abominable, ce monstre de Grenouille, qui n'avait jamais éprouvé l'amour et ne put jamais l'inspirer, était ce jour de mars sous les remparts de Grasse, et il aimait, et cet amour le rendait profondément heureux.»* - *«Tant était grande l'émotion qu'il s'inspirait à lui-même. Puis il ferma les paupières - non pour dormir, mais pour s'abandonner tout entier à la paix de cette nuit sainte. La paix emplissait son cœur.»*

En même temps, il se pose une question fondamentale qui annonce l'issue fatale : *«"Alors, en somme, pourquoi en ai-je besoin?" Car il avait passé sa vie à renoncer. Tandis que jamais encore il n'avait possédé et perdu.»* Il pourrait très bien retourner dans son monde solitaire. Mais il ne veut plus de cette solitude, il veut être aimé !

Le sommet du roman est atteint quand il se voit adoré, vénéré comme un dieu grâce à son parfum, qu'il connaît le triomphe et l'extase.

Mais ce triomphe et cette extase ne résolvent pas son problème. Il décide de se suicider, mais pour quelle raison exacte? Un mystère psychologique subsiste.

Souffre-t-il de l'incertitude sur son identité : *«si jamais il ne savait qui il était, alors il s'en fichait : il se fichait du monde, de lui-même, de son parfum.»?*

S'avoue-t-il qu'il a échoué, que son existence a été vaine?

A-t-il constaté que l'amour ne présente pas d'intérêt quand il n'est qu'à sens unique : *«Ce à quoi il avait toujours aspiré, à savoir que les autres l'aiment, lui devenait insupportable à l'instant du succès, car lui-même ne les aimait pas, il les haïssait. Et soudain il sut que ce ne serait jamais dans l'amour qu'il trouverait sa satisfaction, mais dans la haine, celle qu'il portait aux autres et celle qu'ils lui porteraient.»?*

D'ailleurs, ce n'est pas lui qu'on aime, c'est son parfum. Il est enfermé dans cette armure impalpable et pourtant infranchissable, sans laquelle il n'est rien aux yeux du monde mais avec laquelle il restera à jamais un être inconnu et seul : *«Il voulait, une fois dans sa vie, être comme tous les autres hommes et extérioriser ce qui était en lui [...] qu'on prît en compte son être véritable.»*

Ce qui est sûr, c'est qu'il finit comme il avait commencé, au milieu de la puanteur et des cadavres.

Mais s'est-il suicidé? N'est-il pas victime d'une justice immanente, infligée par ce chœur des gueux?

S'il a été tué, *«Le parfum»* serait une tragédie. S'il s'est suicidé, c'est un drame romantique dont le héros est bien un grand réprouvé que sa tare met en dehors de l'espèce humaine, pour lequel on peut même éprouver de la compassion, mais qui compte aussi parmi les êtres plus horribles et auquel il est difficile de s'identifier car, son handicap lui donnant un autre avantage, il en profite pour donner libre cours à sa volonté de puissance qui est l'envers (ou la réalisation complète) de sa monstruosité !

### Intérêt philosophique

Cette histoire de monstre est évidemment une fable, une allégorie mordante, le monstre, comme l'indique le mot même, ayant pour fonction de montrer, d'être un avertissement.

L'auteur se réfère d'ailleurs deux fois à un mythe ambivalent, emploie deux fois le mot *«prométhéen»* : d'abord pour Frangipani, qui fut un génie bénéfique, puis pour Grenouille : *«Il était parvenu à se rendre aimable aux yeux du monde. Se rendre aimable était trop peu dire ! Il était aimé ! Vénéré !*

*Adoré ! Il avait accompli cet exploit prométhéen.»* Mais il fut un génie néfaste, une sorte de savant fou, de surhomme dominateur, candidat à la tyrannie, l'auteur le comparant à *«tous les scélérats de génie à qui un événement extérieur trace une voie droite dans le chaos de leur âme»* (page 58).

Ce qui fait de lui un monstre est d'abord une absence d'odeur dans laquelle on peut déceler un symbolisme : l'auteur ne l'utilise-t-il pas, d'une façon philosophique, pour prendre le contre-pied des ostracismes sociaux qui, comme on sait, sont d'abord fondés sur l'odeur de l'autre que, justement, on ne peut pas «sentir» : Grenouille ne sent rien, mais on l'en déteste d'autant plus, car on lui reproche d'échapper ainsi à la condition humaine !

Le monstre utilise ensuite, pour exercer sa volonté de puissance, le parfum, c'est-à-dire un outil de jouissance sensuelle. Il inspire l'amour, mais est suscité par la haine. Ce paradoxe est celui qu'avait déjà montré Baudelaire, dont la poésie était un parfum qui émanait de fleurs qui étaient «les fleurs du mal». Chez Patrick Süskind aussi sont cultivées les fleurs du mal de Baudelaire : il est nécessaire d'employer le Mal (la puanteur, les crimes commis) pour produire le Beau (les parfums). Et l'opposition qu'on voit dans le sonnet "*Correspondances*" entre deux sortes de parfums semble illustrée par le roman. S'y opposent la civilisation et la nature, qui seraient respectivement le Mal et le Bien, la ville offrant tout un mélange de puanteurs où l'odeur de l'humain surpasse toutes les autres, la nature offrant la pureté et le calme. Les plantes et les fleurs produisent plutôt des essences, des senteurs et des parfums subtils, tandis que les corps humains (sauf ceux des vierges?) ne font naître que de mauvaises odeurs concentrées parfois dans les lieux de culte de façon *«brumeuse, indistincte et écoeurante»*.

La puissance de Grenouille s'exerçant par un sens, par la sensation, par l'émotion, en un mot par le corps, par ce qu'il y a d'animal en nous, qui submerge l'esprit, il est significatif que Patrick Süskind ait choisi de le placer au XVIIIe siècle qui se voulait justement le siècle des Lumières, où on prétendait vouloir faire régner la raison (d'où le ridicule de prétendus savants tels que le marquis).

Soumis à un parfum, on ne peut se soustraire à cette invasion des consciences car *«l'odeur était soeur de la respiration. Elle pénétrait dans les hommes en même temps que celle-ci ; ils ne pouvaient se défendre d'elle, s'ils voulaient vivre. Et l'odeur pénétrait directement en eux jusqu'à leur coeur, et elle y décidait catégoriquement de l'inclination et du mépris, du dégoût et du désir, de l'amour et de la haine. Qui maîtrisait les odeurs maîtrisait le coeur des hommes.»*

On peut alors tenter une analogie. Cette séduction insidieuse ne serait-elle pas aussi celle que permet l'éloquence qui agit, elle aussi, par d'autres moyens que rationnels. L'hypothèse avancée pour percer le but caché que l'Allemand Patrick Süskind a poursuivi en écrivant cette fable est qu'il dénonçait ainsi Adolf Hitler.

Et les dernières lignes du livre, qui ne manquent pas d'être importantes, nous montrent que *«la racaille»* de criminels qui ont mangé Grenouille a commis à son incitation implicite un crime plus grand que tous ceux qu'ils avaient déjà commis individuellement (*«Un meurtre ou quelque chose ignoble, ils en avaient tous au moins déjà un sur la conscience»*). Mais la culpabilité de ce crime est diluée dans l'acte collectif (*«pas la moindre trace de mauvaise conscience»*) et se trouve même à la fin justifiée : *«Pour la première fois, ils avaient fait quelque chose par amour.»* Ne pourraient-ils pas représenter le peuple allemand qui, par amour pour le guide, pour le Führer, s'est livré à des atrocités qui lui appaurent pourtant justifiées?

La magie du parfum s'est perdue avec Grenouille, elle ne devrait plus pouvoir être à nouveau exercée : faut-il entendre, en poursuivant l'analogie, que le nazisme ne fut qu'une parenthèse dans l'Histoire? Il peut paraître aisé d'attribuer encore une fois à un écrivain allemand le thème de la culpabilité du fait du nazisme. En réalité, tout peuple est susceptible de céder à la séduction perverse d'un meneur. Et la civilisation occidentale tout entière, qui pourrait être définie comme une immense entreprise intellectuelle visant à éloigner et si possible à supprimer la monstruosité, s'y est pourtant révélée très sensible. Ce que le parfum réalise magiquement et instantanément, c'est ce que le dictateur moderne essaie d'obtenir par la propagande, par le conditionnement des citoyens, par la manipulation des

consciences, le modèle étant Big Brother (en fait, Staline) dont le succès clot le roman d'Orwell quand il est dit de Winston : «Il aimait Big Brother».

D'autre part, la dénonciation d'une conception selon laquelle la fin justifie les moyens nous concerne tous. Le meurtre s'explique par une obsession d'artiste qui est une métaphore du pouvoir absolu en quête de sa propre formule magique.

Une autre leçon nous est donnée par cet amour qui veut s'imposer par la ruse et par la force, se niant ainsi lui-même.

On a pu proposer aussi une analogie entre l'histoire de Jean-Baptiste Grenouille et celle de Jésus-Christ. Celui-ci, étant fondamentalement d'essence divine, n'a de la nature humaine que l'essence corporelle. Jean-Baptiste ne possède pas d'odeur mais une propension extraordinaire aux senteurs. Jésus naît dans une crèche chaleureusement réchauffé par des animaux alors que Jean-Baptiste arrive dans ce monde en tombant dans les immondices d'un marché parisien. L'un provient d'une mère sans connaître son véritable père ; il en est de même pour Grenouille. Une grande partie de leur vie privée est consacrée à l'apprentissage. La vie publique de Jésus est consacrée à des sermons et à des messages d'amour alors que Jean-Baptiste, en tuant des femmes pour en récolter l'odeur de l'âme afin d'en faire le parfum ultime, veut rendre à un monde où le putride triomphe le salut de l'amour à partir d'un parfum réconciliateur. Et tous les deux meurent, après moult souffrances et châtements aux mains de leur entourage.

Voilà autant de raisons pour lesquelles ce roman peut être considéré comme un «conte philosophique à la Voltaire» : Süskind, comme Voltaire, pour mieux ridiculiser les conduites humaines, prend un personnage en quelque sorte venu d'ailleurs, un autre «étranger», comme l'était celui de Baudelaire et le Meursault de Camus.

### Destinée de l'oeuvre

Le roman, édité pour la première fois en 1985 à Zurich, eut, dès sa parution, un succès extraordinaire, fut un même un «best-seller», phénomène surprenant car la littérature allemande contemporaine n'en avait pas connu de depuis trente ans. Il fut vendu à trois millions d'exemplaires en France. Il s'imposa d'emblée comme un classique européen. Il devint enfin un best-seller mondial. Il avait été vendu à dix-huit millions d'exemplaires dans trente-six pays quand il a été adapté au cinéma. C'est que Süskind s'y était auparavant refusé, ayant dit non à Annaud, Scorcese, Ridley Scott, tandis que Kubrick avait jeté l'éponge, jugeant ce «thriller» olfactif inadaptable. Pendant quinze ans, le producteur Bernd Eichinger fit le siège de l'auteur. Une cour si pressante qu'en 1997 il a conçu un scénario très vache, «*Rossini*», filmé par son ami, Helmut Dietl, où un producteur munichois faisait les yeux doux à un romancier mondialement célèbre. Pas rancunier, Eichinger accepta de distribuer le film avant de signer un chèque de dix millions d'euros en 2001 quand Süskind céda enfin aux sirènes de l'argent qui, comme Grenouille, n'a pas d'odeur. Mais il lui déclara : «*Je te souhaite bonne chance, mais s'il te plaît, laisse-moi tranquille !*»

Ce long film de près de deux heures et demie fut tourné par l'Allemand Tom Tykwer qui respecta l'intrigue, reconstitua scrupuleusement le Paris du XVIIe siècle comme la vie provinciale de Grasse, mais eut à relever le défi d'illustrer l'immatérialité des odeurs (il aurait fallu recourir à l'«odorama» !) ; y concourut la musique qu'il composa. Il a fait tourner, pour le rôle de Grenouille, un inconnu, le Britannique Ben Whishaw (qui a su communiquer par le langage corporel et impressionne par son magnétisme noir et sa passion fiévreuse) ; pour celui du vieux marchand Baldini, Dustin Hoffman, qui fut toujours juste.

---

**“Die Taube”**  
(1987)  
*“Le pigeon”*

Nouvelle

Modeste employé d'un service de sécurité bancaire, le héros n'entretient que de rares relations avec ses semblables et croit avoir trouvé dans une mansarde le refuge rêvé lorsque l'apparition d'un pigeon vient bouleverser son existence.

Commentaire

Patrick Süskind y poursuit son exploration de la solitude humaine.

---

**“Die Geschichte von Herrn Sommer“**  
(1991)  
*“L'histoire de Monsieur Sommer”*

Nouvelle

Monsieur Sommer est un monomane solitaire voué à la marche à pied.

Commentaire

La nouvelle fut illustrée par Sempé.

---

**“Drei Geschichten und eine Betrachtung”**  
(1996)  
*“Un combat et autres récits”*

Recueil de quatre nouvelles de 87 pages

---

*“Un combat”*

Nouvelle

Lorsque commence la partie d'échecs contre ce jeune inconnu arrogant qui déplace ses pièces sans réfléchir en roulant des cigarettes, le héros, un vieux joueur expérimenté, comprend que sa carrière est finie. Et son public, pourtant fidèle, le croit aussi. L'issue de la partie indique ce qu'il faut penser de certaines «évidences». N'importe quel artiste, un jour ou l'autre, a entendu parler de «profondeur». Mais qu'est-ce que la profondeur? Et qu'est-ce que «manquer de profondeur»? Voilà une question qui peut décider d'un destin...

---

*“L'exigence de profondeur”*

Nouvelle

Une jeune peintre prometteuse prend les critiques trop à coeur.

---

"Le testament de maître Mussard"

Nouvelle

La vérité du monde est vue par les yeux d'un homme décrépité individuel.

---

**'Amnesia in litteris'**

Nouvelle

L'auteur constate combien est petit le nombre de livres de sa bibliothèque dont il peut se souvenir.

---

---

Commentaire sur le recueil

Ces nouvelles, écrites entre 1976 et 1987, sont quatre récits étincelants et imprévus, quatre histoires dans le ton ironique, grinçant, noir, qui avait fait le succès de *"La contrebasse"* et du *"Parfum"*. On y décèle les thèmes récurrents de l'obsession et de la solitude. L'élégance du rythme et de la langue de Patrick Süskind leur confère une légèreté qui, sans jamais tomber dans l'inconsistance, enlève à la gravité ce qu'elle a d'oppressant et à l'accessoire ce qu'il a de futile. Ces histoires très drôles, très touchantes, sont en même temps écrites avec un art remarquable de la distanciation.

---

**'Vom Suchen und Finden der Liebe'**

(2006)

*'Sur l'amour et la mort'*

Essai

«L'homme en tant que créateur et depuis l'époque d'Orphée l'homme en tant que poète se sont occupés de peu de choses avec autant d'obstination que de l'amour», annonce Süskind. Soulevant une question qui le titillait depuis longtemps, il se penche sur ces deux grands pôles de l'existence que sont l'amour et la mort. Il se demande pourquoi le thème de l'amour est si souvent lié à celui de la mort. Faisant appel à de grands spécialistes en la matière, dont Goethe, Stendhal et Wagner, il passe en revue quelques histoires d'amour types. Il évoque le parcours un peu «showbiz» de Jésus apôtre de l'amour désincarné, dont il souligne avec beaucoup d'humour les qualités de professionnel de la communication ; puis le mythe d'Orphée descendu aux enfers pour retrouver Eurydice plutôt que de mourir pour elle. Il compare les figures mythologiques, religieuses et littéraires à des cas concrets de manifestations de l'amour au quotidien. Et le mythe perd un peu de son lustre.

Commentaire

Cette plaquette accompagna le scénario du long métrage de l'ami de Süskind, Helmut Dieltz, *'Vom Suchen und Finden der Liebe'* (*'De la quête et de la découverte de l'amour'*).

Sans prétendre faire le tour du sujet, il étudie plutôt ce que le sens commun désigne par les termes «amour» et «mort», pour, à tout le moins, mieux cerner ces concepts. Cherchant à amener les lecteurs à réfléchir sans se prendre la tête pour autant, il réussit à déjouer les conceptions toutes tracées avec des exemples racontés avec la manière qu'on lui connaît.

L'essai se termine en queue de poisson. Mais on en conclut que l'absolu quand on le met face au réel est souvent proche du ridicule. Il vit mal hors des livres. Il est alors difficile de croire que la beauté pourra un jour sauver le monde !

---

---

Patrick Süskind vit et écrit à Munich, retiré du monde, en marge des modes, fuyant la publicité et les médias, à la façon de J.-D. Salinger ou de Réjean Ducharme, ce qui ne fait qu'accroître la fascination qu'il exerce.

Ses publications sont rares, car il est perfectionniste.

Il refuse les prix et longtemps toutes les tentatives faites pour acheter les droits d'adaptation cinématographiques du "*Parfum*" échouèrent.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, à cette adresse :

[andur@videotron.ca](mailto:andur@videotron.ca).

Vous voudrez peut-être accéder à l'ensemble du site :

[www.comptoir litteraire.com](http://www.comptoir litteraire.com)